



Babel
Littératures plurielles

30 | 2014
Paysages méditerranéens – Correspondances
poétiques

Paysages italiens du Nord

Daniel Aranjó



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/babel/3988>

DOI : 10.4000/babel.3988

ISSN : 2263-4746

Éditeur

Université du Sud Toulon-Var

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2014

Pagination : 265-289

ISSN : 1277-7897

Référence électronique

Daniel Aranjó, « Paysages italiens du Nord », *Babel* [En ligne], 30 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/babel/3988> ; DOI : 10.4000/babel.3988

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.



Babel. Littératures plurielles est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Paysages italiens du Nord

Daniel Aranjó

Réduire le poids du motif ?

- 1 J'ai appris à me méfier des poèmes travaillés à bout portant sur le motif, et dont le poids me condamne plus ou moins à la prose, lieu de la précision référentielle, prose parfois longue, très longue, difficile à maîtriser parce qu'il faut la garder poétique, la construire, alors qu'elle est plus ou moins guettée par l'universel reportage du sujet.
- 2 Le maximalisme opérant fidèlement sur le motif présente quelque chose d'ingrat, d'inégal – ce qui ne veut pas dire que le minimalisme, surtout quand il tourne au procédé, et à la mode actuelle, au demeurant bien essoufflée, ne serait-ce parce qu'elle a le souffle court, soit la panacée. C'est ainsi qu'on trouvera dans le choix proposé ci-après plusieurs versions, courtes ou elliptiques, telle autre fort longue et inaugurale, du même motif funéraire (un gisant nu du cimetière Staglieno de Gênes) : on peut préférer les plus courtes, souvent consignées loin du motif. C'est en tout cas cette version interminable que j'ai publiée en quelques revues et dans le célèbre journal ligure *Il Secolo XIX*, sur toute une page, et à 100.000 exemplaires (mon plus fort tirage poétique !), pour la Toussaint 2005 : long poème en prose rythmique intitulé « *Col bacio ultimo 1909* » (c'est le nom d'une sculpture du cimetière de Gênes – troublant gisant nu dû au ciseau d'Orengo – jeté sur la tombe de Francesca Delmas, morte d'un accident de voiture à vingt-cinq ans en 1909¹), qui m'aura demandé beaucoup de peine. D'autant que, travaillant sur le motif, dans un état second, comme toujours quand je fais ou pense un poème en Italie, avec quelque malaise, je devais souvent interrompre mon éprouvant voyage à bien des heures du jour et de la nuit, en bordure d'autoroute, pour cerner mon sujet, mon impression, pour moi inédite (cimetière immense, vivant, paysage ligure, gisant nu d'une morte, conjonction Éros-Thanatos que je n'avais vraiment jamais rencontrée jusque-là), revenir sur la sculpture – avec un résultat finalement peut-être plus difficile à mentalement visualiser par le lecteur, parce que descriptif², qu'un poème bref, purement imaginaire, comme mon poème étrusque « *Prætor Etruriæ quindecim populorum* », fondé sur peu de traits (dont une

chose d'ailleurs réellement vue au musée de Piacenza), qui, eux, peuvent donner, même coupés de trous, par-delà les siècles et millénaires prétendus, la sensation physique de la chose³.

- 3 En tout cas, les poèmes ici proposés sont très référentiels. Alors que dans d'autres œuvres, forme suprême de réticence, j'ai pu gommer toutes références précises au lieu, au moment concernés tout en veillant au besoin à l'exactitude rigoureuse du détail⁴. La poéticité, par nature, travaille dans la distance, presque toujours harmonique, au référent. Cette distance, qui peut être une variante de la réticence (au sens rhétorique du terme), peut gommer toute localisation tout en gardant, hors contexte, l'exactitude de tous les détails sélectionnés. Non qu'on fasse effectivement connaître ces choses en les taisant, mais qu'on les donne mieux à résonner, en les décroissant des effets de sens contextuels, pour mieux en ouvrir le signifié de puissance, le potentiel énergétique latent, voire subconscient. « L'universel, c'est le local sans les murs », disait le Portugais Miguel Torga.
- 4 J'ai ordonné cet ensemble sans trop viser au système, en suivant l'ordre à peu près chronologique de mes visites (quand je puis en retrouver la date), en commençant et en terminant par deux poèmes assez courts, donc plus engageants, les deux derniers étant peut-être les mieux à même de nous dissoudre *in fine* dans la mer temporelle de quelque infini physique et spirituel, pour user d'un schéma léopardien. Ce Leopardi dont je traduisis un jour d'entière clôture en 1999 au bord de la mer à Giens « L'Infini » : devait s'ensuivre tout un recueil inédit, *Hommage à Leopardi*, et de ce recueil deux autres recueils. Les poèmes italiens qui suivent en sont extraits. C'est à ma nomination à l'université de Toulon que je dois cette proximité avec l'Italie (Ligurie, Piémont, où j'ai fait quelques missions à l'université de Turin, liée par un accord Erasmus avec la nôtre, Val d'Aoste, Grands Lacs du Nord, à qui j'ai consacré une série assez descriptive, ici non représentée, Toscane, Marches) : il est donc normal que je publie aujourd'hui ceci dans la revue de notre laboratoire et le dédie, tant d'années après, à James Dauphiné qui fut, sans trop jamais me le dire, le grand artisan, avec Pierre Brunel, de ma nomination en 1999 à l'UTLN, ci-devant USTV.
- 5 J'ai du reste enseigné Leopardi et le Paysage durant des années à Toulon. Je pourrais évidemment appliquer à mes paysages quelques-uns de mes schémas analytiques et d'abord celui du mot « pays-age » (*pays* : espace d'une certaine dimension, au moins en partie naturel, impliquant presque toujours la collectivité ; *-age* : suffixe à triple sème, superposé, composition-globalité-activité, l'activité étant souvent évolutivité d'un paysage, souvent en cours, à travers ses époques ; avec prééminence plus ou moins englobante du *pays* premier, objectif, sur le suffixe plus subjectif second). J'y ai parfois pensé, du moins après coup⁵. Mais basta, le créateur, qui doit rester schizophrène, ne doit pas trop vite devenir son propre critique ; d'autant que « l'œuvre vaudra toujours mieux que le bien, ou le mal, qu'on pourra dire d'elle » (c'est un mot de Maurice Nadeau).
- 6 **500 CARRIÈRES DE CARRARE**
- 7 Approcher par hasard de Carrare
un vers pluvieux au cœur
- 8 quand depuis longtemps déjà
la machine commence par à-coups de tirer
le radeau infini des pylônes de marbre au long de glissantes voies,
et que du hangar crevé déjà s'exhale la lueur du travail...

- 9 Sous sa paupière de prêtresse, là-bas, une lointaine enfant, ma fille,
marchande une Artémis polie dans de la neige d'astre à la boutique grecque.
- 10 Dans l'herbe, sous l'ortie, une cuve moussue.
Au mur, un harnais
et le clou perdu d'une écurie étrusque à vieilles mules grises.
- 11 Que peut donc être bien Carrare, à XX milles d'ici,
hors du marbre fait de vide de nos souvenirs qu'une forme rachète ?
- 12 **PROSE ANTIQUE**
- 13 Visiter Carrare par hasard,
un vers de Leopardi au cœur
- 14 à moins que ce ne soit l'hexamètre pluvieux de Rutilius Namatianus *
qui, en 417, longea par ici jusqu'aux monts de marbre de Luna
un diocèse blanchi, non pas de gel, mais de roche brutale
et toute une Italie trouée d'invasions et de feux dont le paysan encor chantait, membres
las,
une champêtre Isis.
- 15 Depuis longtemps déjà
(alors que le hangar exhale une jeune odeur d'enfance et de cambouis)
la motrice à mazout commence à tirer avec des à-coups
le lent et l'infini radeau des pylônes de marbre le long d'une crissante et d'une lente voie.
- 16 Dans l'herbe, sous l'ortie, une cuve moussue.
Au mur, un vieux harnais
et l'anneau d'une écurie étrusque à mules grises et dociles
- 17 tandis que, sous sa paupière de prêtresse, là-bas, une lointaine enfant, ma fille,
marchande une Artémis polie dans de la neige d'astre à la boutique de la gare,
- 18 ne trouve point
la rosace-firmament à gypse roux du Dôme
- 19 et saute en car gravir les tunnels de Carrare, à haute pierre vide
et ponts d'altitude sur soixante-dix stades à la ronde chaulés de plinthes et de débris
- 20 où nous gésirons tous, si nous gisons,
sans avoir laissé de nom comme celui de Rutilius
- 21 ni le moindre *De Reditu suo* en vers ni prose ductile, frottée de cendre, comme les statues.
- 22 * *Rutilius Namatianus, Gaulois latinisé (de Toulouse, Narbonne ou Poitiers) et haut fonctionnaire romain, a écrit un De Reditu suo (Sur Son Retour), court récit de voyage et de cabotage incomplet à travers l'Italie trouée d'invasions barbares au lendemain du Sac de Rome (410). En novembre 417, il visitait les montagnes de marbre de Luna, et c'est sur elles que s'achève ce que nous avons conservé de ce bel et poignant poème de voyage, d'emblée fidèle au Nom de Rome, où apparaît pour la première fois au monde "païen" ("pagi") au sens actuel de "(campagnard) non-chrétien".*
- 23 **500 CARRIÈRES**
- 24 **retour à Carrare**
- 25 Passé tout un après-midi de pluie
dans l'ombre lisse et blanchie d'un atelier de lapidaire
entre une partie éternelle de dominos de pierre et l'odeur torréfiée de l'expresso lavazza

familial

à boire un bol de frissons

et voir tomber dehors un torrent d'eau de marbre et de petit lait terreux depuis la farouche placette-chapiteau de Colonata à travers la pente alpestre des carrières et les baraquements

- 26 et à demander au Chassieux Charon,
lui demander, avant qu'il ne tasse le linge de nos vies au fond de sa barge huileuse,
lui demander de réduire l'amas rhétorique de tant de monuments
à un seul bout de monument,
et à l'absence même (sphinx, fleuve, bas-relief) de tout ce qui a, ou même aurait pu être.
- 27 Puis à le supplier d'inachever avec puissance une seconde fois ces frises du néant,
et jusqu'à la Mélancolie à pleurs rouillés de fer de la vieille nécropole en pente
sur la plaine fardée de cendre, en contrebas, et d'insignes à demi étoilés par la ronde
noircie des cours de récréation de Carrare.
- 28 Et puis se dire
que l'or du "Tage riche en or" des textes latins a fondu depuis l'Empire
- 29 mais que sierras et cols de marbre de Carrare existeront toujours, sans pinède ni tiède
éclaircie,
alors qu'aura péri le dernier nom du marbre, et l'homme avec, et la lueur de la conscience
pour même le saisir
- 30 comme elles existaient un mardi quelconque de novembre 417
sept ans à peine (tel un radeau d'enseignes pris au remous de l'autre rive) après le sac du
Nom de Rome.
- 31 Nuit frileuse d'hôtel *Chez Roberto*
- 32 à rêver de neige et de tardives glaciations, au fil d'ères et de siècles sans chiffre, sur la
neige terreuse de montagnes de marbre sans le nom
où un Inca soudain me court après,
- 33 et veut me vendre un Astronaute boueux de 2 m chantourné au marteau-piqueur.
Avant
- 34 de partir tout à l'heure, comme Rutilius, à une lieue d'ici,
sous un gave de pluie et une grise rafale de présent, au fond d'une coopérative, jusqu'aux
ruines à pilotis de béton du port herbeux de Luna
qui se trouve maintenant à un kilomètre et demi de la plage
- 35 comme une trière-aviso des gardes-côtes rejetée sur un arbre, au cœur de l'A.O.C. *Auxo
Lunæ*, par un raz-de-marée aussitôt déguerpi vers l'épicentre de son ère.
- 36 **501° CARRIÈRE**
- 37 Neige rousse et solidifiée comme des champs de pierre ponce pâle (sur cette chair que
nous est déjà l'absence d'Italie)
et une dernière mine, soudain, profonde comme une falaise taillée net, par longues
feuilles de mica
(gros trou pluvieux, quand on y est, par curiosité, descendu dedans et en regarde le ciel
déçu depuis une grosse flaque noirâtre, entre un treuil et quelques vieux rails rouillés)
- 38 et dont un autre pourtant, l'autre siècle, a tiré le marbre lisse d'un Houdon
tel un albâtre fin, que traverse la flamme d'hiver (et dont on peut compter vertèbres sous

le doigt),
sur le feu dallé d'hypocauste et la forge d'un atelier terreux de statuaire italo-grec.

39 **501° CARRIÈRE,**

40 dont nul autre pourtant, dans une chauve chevelure infinie de millénaires et de siècles, ne
tirera albâtre fin ni marbre lisse
quand, sous l'indistincte chaleur, ce marbre sans le nom sera toujours aussi froid mais
qu'il n'y aura plus ni été ni froid (et ni conscience humaine, hors, peut-être, celle
d'aujourd'hui, pour jamais tout cela redeviner ni sentir).

41 **COL BACIO ULTIMO**

42 **MCMIX**

43 **I.**

44 Les Adelaide, les Simona, les Carlotta et Giuseppina, les Ada et Argia et Chiara, Ester aussi
et Esterina, et même une Faustine - et *la infelice moglie di Oscar Wilde* (dans le cimetière
protestant interdit aux images, non pas à la sienne)

45 - et le panthéon d'Agrippa là-bas et son bosquet régulier semé de mausolées réguliers - et
les bosquets irréguliers à chapelles romaines régulières visibles, hors verdure à mi-
colline, d'une bretelle est d'autoroute Aurelia - et ces listes de soldats de vingt guerres (on
s'y perd) et ces tankistes italiens tombés d'un mauvais côté, noirâtre et plâtreux, d'oasis à
El Alamein - et ces gardiens de prison brandissant à bout de poing un bout de grille à l'air
libre avec "l'immense fatigue de maintenir barrières et divisions entre les hommes" - et le
monument néoclassique à Mazzini - et le Silence étrécissant ses lèvres nues d'un doigt
furtif - et cette Pitié énergique appuyée d'une ancre haute - et cet Ange à caducée d'aspics
cassés - et ce Prophète (Tolstoï spleenétique et creusé) à immenses ailes de vieil Ange
penaudes et rabattues, que je n'arriverai pas à retrouver au retour - et cette façon,
bedonnante, d'orateur du Risorgimento à barbichette et redingote qui eut pourtant lui
aussi ses hontes, ses palinodies, comme nous tous, et même ses amours

46 - et les tumulus de glaise, et les carrés de concessions trentenaires échus en cours
d'exhumation - et cette Iris (1920-2002), cette Iris épouse Vaccina à permanente bouclée
de buraliste - et ces vieillardes réalistes sculptées, quasi photographiquement, par le
ciseau hellénistique et renfrogné d'Orengo - et ces allégories mamelues à longueur de
portiques inférieurs, supérieurs, au ponant, au levant, couverts comme des galeries de
musée, où coulissent de hautes échelles de bibliothèque (on se demande bien pourquoi,
sinon pour rafraîchir l'inscription d'un ultime tombeau entassé là-haut, sur une dizaine
d'autres, sous la voûte) - et le solécisme d'une épitaphe de bronze sur l'amour plus fort
que la mort - et cette Mélancolie explorée de la tombe Ammirato, pliée, assise, tête dans les
mains et chevelure infinie coulant depuis la nuque à revers comme une fine cataracte - et
le nocher bien empenné, arqué sur les voiles de l'esquif qu'il cargue, presque plus haut
qu'elles, pour conduire de tout son poids de muscle nos vies jusqu'au havre ultime avec
notre ultime poids de cendre - et cet éphèbe alexandrin à cithare biblique de bois prise de
dos (une moitié de joug) et dont une lanière fine sépare la chevelure d'albâtre en deux
étages - et cet Ange-femme à crinière, très larges hanches et poitrine mi-nue ressuscitée
du bris très rythmique d'un reste de croix au sol (telle cette Pâque noir funèbre, gris
funèbre et blanc défroissé du peintre Celesti l'autre jour, à Desenzano, dont un Archange
muscleux, parmi d'autres à l'écart et comme pour les en protéger, contrait à mi-chute la
dalle de haut marbre du Sauveur, invisible, en train d'éclater)

47 - ah et toi, enfin nue, sans croix, avec tes seins nus de marbre noir (à galbe lisse et dur comme du fer sous mes doigts et pointe ronde sous mon doigt), abandonnée, presque cambrée, hors d'une houle noire, sous ton pœcile, dans les bras d'un dieu puissamment inachevé et, de dos, presque infernal, comme l'amour, lequel

48 COL BACIO ULTIMO
 QUI LA SALMA DEPOSE
 DI
 MARIA FRANCESCA DELMAS

49 MCMIX



50 - puis le sombre jardinet juif, à palmier désert, derrière sa mastaba, sans allégorie ni statue mais, sous leur dalle hébraïque, la nommée Venise avec son David (ou le nommé David Venise) - puis l'allée évangélique (un mail en courbe à premier nom allemand) - puis, à l'autre bout, le terrain à ciel toujours ouvert des sépultures imprévues avec son cent de tas de glaise neufs, sa pelleuse jaune Komatsu et ses traces de chenilles sur le l'emblavure meuble - puis la chapelle ardente, à la sortie du cimetière, sans personne, que neuf cercueils blonds à roulettes chargés de gerbes (neuf d'un côté et sept en face), poussés jusques ici depuis quelques jeunes hôpitaux dans une bise brune de crésyl et leur senteur âpre de branchages cassés à sève mortuaire et macérée - puis, devant la sortie monumentale, l'étal aux fleurs avec cette autre odeur (hors saison) de chrysanthèmes sans chrysanthèmes - de mimosa sans mimosa - de muguet sans hampe ni clochette - de roses peintes d'une pâle flamme de rose - et de vrais tournesols (astre, noir, d'où s'irradie à l'infini la blancheur grenue d'un jeune feu)

51 - et puis moi, enfin, là, passée la sortie, dans l'étréotissime baraquement d'un bar, devant mon cappuccino que j'ai laissé refroidir, le temps de ce poème.

II.

52 Les Adriana, les Erminia, Violante, Vittoria et, là-haut, aux limites de l'enceinte, au-dessus du haut calvaire républicain de Mazzini (grotte tronquée et gros pilastres néo-doriques surbaissés), les Gemma, Enrichetta (professeur), Giuditta (institutrice ?). Aussi les enfants Luisa Puppo (1894-1900) et Franco Puppo (1935-1936), dans le même jouet d'un tombeau, à 36 années de distance, comme tante et neveu (tante de six ans, neveu de quelques mois) ; morts à une enfance, rieuse, qu'ils n'ont pas connue mais que d'autres, pour eux, auront éternelle rerêvée. Et l'autre Giuditta, de la tombe Varni, jeune morte un peu

académique, avec son chien d'albâtre vivant, museau rond, œil vide et pensif (la faute au marbre) posé sur sa cuisse, presque au ras du sol.

53 C'est fou les milliers de mortes et de morts (les morts, il est vrai, sont infiniment plus nombreux que les vivants) que l'on peut entasser sur un hectare, entre cendre verte, ifs, cyprès endimanchés, chapelles néo-gothiques dentelées, columbarium récent pendu sur une galerie quasi thermale à vasistas, et les kilomètres qu'il faut entre tout cela déplier, replier, à nouveau déplier à mi-coteau pour retomber enfin, presque par hasard, sur le haut Maïmonide-Jérémie du haut escalier du vaste panthéon toujours fermé.

Sans compter, sous les cryptoportiques, tous ces défunts par dizaines et centaines, joint à joint, pieds à pieds, sur quoi l'on est bien forcé de marcher en faisant jouer quelques dalles entre monuments et arcades des bas-côtés ; ni derechef le carré juif, tout là-bas, à l'écart, tombes humides et cassées, moins nombreuses cependant que tous les autres dont le nom (lévites, croyants et non-croyants) figure au fronton et qui ne sont pas revenus.

54 Mais toi, toujours toi, à nouveau aujourd'hui, presque nue : tes seins nus, un peu évasés, de marbre obscur, lisses comme du bronze ; leur pointe dure et évasée sous ma caresse ; que je ne suis pas le seul à nettoyer de mes doigts (je m'en aperçois bien tard), à en juger par la polissure qui la lustre, comme je devrais le faire devant toi de ceux de mon amie ; ton visage classique, un peu large de statue (foncée par l'usure de l'air) que soutient et replie l'amant puissant, inachevé parce qu'en vie (ce jour où il te vit nue pour la première fois et dont le galbe persiste à jamais au-delà du jour noir) ; qui te baise à l'angle de la tête, bien mieux qu'un poème, à travers ta forte chevelure, belle forme inclinée sur la forme physique d'une vie (ah tant c'est bien ta mort qui te rend ici, à nous, à jamais jeune et nue, invieillissable, toi qui auras toujours pour nous, qui en avons bien le double, les lisses vingt-quatre ans de ta poitrine), et

55 AVEC CE BAISER ULTIME
ICI LA DÉPOUILLE A DÉPOSÉ
DE
MARIA FRANCESCA DELMAS

56 MCMIX.

57 **III.**

58 Riomaggiore (Cinque Terre), le lendemain. Village-précipice rose bâti dans le basalte quasi verticalement strié d'un torrent, au fond d'un amphithéâtre infini de restanques grises à olivettes,

59 où l'on ne cesse de monter et descendre, à tâtons, de remonter et, périlleusement, redescendre en entendant la mer de dos, sans jamais la voir, par d'immenses marches coupantes et serrées, et cent brefs culs-de-sac autour d'un boyau surélevé presque central à 1000 chats, que je mettrai du temps à retrouver, barré d'échelles sur grenier et même d'un oratoire sur le vide,

60 mais où l'on finit par vous allouer un repli de chambre aveugle (ni serviette ni savon, mais un frigidaire, un peu d'alcool de myrte dans un verre et une table très bancale, parce que c'est le sol qui l'est), avec un coin de porte-fenêtre sur le feu matériel de l'infini qu'on n'avait pas d'abord vu,

61 et que dessert même une gare souterraine dans sa lueur suintante de grotte et, d'heure en heure, son bruit sismique et lointain de chenilles sur roulettes ;

- 62 et là, moi, voisin d'une Elda et d'une Andreina, pensant encore à toi, avec cette vide
saveur de temps à l'esprit, dans une salive d'âme :
- 63 un alliage effacé de cannelle jaunie et *zabaglione* jaune paille dans la paille d'un cornet à
glace
- 64 et, à l'instant même, une poire oblongue et dure, fanée de vieux cuivre, son pâle caramel
végétal à goût grenu de chair blanche
- 65 tandis que, là-bas, au fond de son canyon d'ardoise, l'épars cliquetis rythmique d'une
noire chanson de Shadeh, voilée d'indifférence, *King of sorrow*, qu'il faudra réentendre de
nuit, lutte avec un proche cliquetis de tables
- 66 (et que demain, quand nous ne serons plus là, aussi bien il pleuvra sur la mer obscure et
sur cette unique lumière, là-bas, au cœur des flots, étoile polaire inverse fixe).
- 67 **IV.**
- 68 Quatrième jour. Achat d'un élixir des Cinque Terre, d'un litre (rouge-noir) de luna, à
bouchon poli en marbre gris de Carrare, et d'un peu de miel d'acacia de Levanto, clair
comme l'air quand on le laisse couler d'une cuiller sur un bout de mie.
- 69 Puis retour vers Gênes ; via la mer, grise et fine, de Rapallo.
- 70 Où tu es peut-être venue, toi dont j'ignore tout, transporter ta lassitude à jeunes cernes
d'un soir le long de l'étroite corniche tropicale de Santa Margherita Ligure, en écoutant
Les Roses blanches de l'oubli, entre les gemmes éparses et lointaines, là-bas, d'une valse
inattendue et regoûter, déjà de l'âme, sur ta langue l'hostie mauve d'un sorbet à vague
violette 1909, attiédi de claire mûre fondue, sous de faibles flammes de l'Ourse et la garde
distracte d'une quasi-aînée (œil profond, tailleur blanc, foulard d'infirmière amidonné) du
nom d'Edera, à l'entrée de la presqu'île-péninsule de Portofino, dans l'allée botanique
d'un palace-fortin Valery Larbaud (eucalyptus, liquidambar, rose gravier britannique) et
l'oraison, là-bas, à jamais dérobée et perpétuelle des distances. À moins que tu n'y aies
croisé, bien pondérément, sous son dur chapeau noir (sans rien savoir de lui ni du son de
son idée), Sibelius quand il y écrivit sa stricte et spacieuse *Deuxième Symphonie*.
- 71 Oui, les Edera, les Rosanna, les Perpetua, les...
- 72 puis Gênes, à nouveau, soudain ; Gênes, banlieue provisoire d'un cimetière immense, fixe
et vert ;
- 73 entrée, à nouveau, de l'enceinte funèbre ; kiosque aux fleuristes ; et ce bouquet, ton
bouquet, serré contre son étui de cellophane, sous une brise vernissée de pinède-cyprès
(ah et enfin cette odeur qui me poursuit depuis hier, où mettre enfin un nom funéraire
d'enfance : cœur rougi, juste violâtre et macéré, de très vieux œillet) ;
- 74 puis la pelleuse Komatsu, un cercueil gris-bleu abandonné, une grosse huche à
brancards sur deux roues de bicyclette pour porter d'autres cercueils à travers la terre
meuble où pourrait rester prise une voiture à pneus ;
- 75 le petit chien d'albâtre noirci de la tombe Varni, qu'une lampe rasante à phosphore
pourrait rendre à nouveau translucide pour la photographie ; puisque tout cela
commença par être neuf et neigeux comme un régiment de formes neuves, plus neuf que
l'antique même restauré (ainsi nous enseigne Mark Twain, passant par ici, dans ses
Innocents Abroad de 1869) ;
- 76 la statue réaliste, énergique et néo-hellénistique, toujours très fleurie 125 ans après, de la
vendeuse de noisettes, fièrement tressées en un immense rosaire de main à main, noué

de deux tourtes à celle de droite, fier commerce qui lui permit, sou après sou, pluie après pluie, midi après midi, de se payer en l'absence d'héritiers pour une autre vie, éternelle celle-là, ce chef-d'œuvre de l'autre Orengo et une épitaphe en langue ligure (un peu étrusque) du poète dialectal G.B. Vigo, vantant sa ténacité ;

77 puis toi, soudain, ici, qui as beaucoup moins de succès, toi : la *Francesca Delmas...* (*Delmas ?* nom français ; d'où peut-être autour de toi cette frise sumérienne, majuscule et contournée, d'abord indéchiffrable ET ROSE / ELLE A VÉCU CE QUE VIVENT LES ROSES / L'ESPACE D'UN MATIN) ;

78 une dernière fois, la pointe froide et presque arrondie de tes seins noirs dans les bras de l'amant païen à cheveux ras, épaules immenses, mal taillées, comme la vie noire encore en vie

79 (tes seins, de vrais seins, uniques, les tiens, pris sur le motif, non point des seins académiques de déité, du temps où, immortelle, tu posas pour eux, superbe et close, les yeux clos, dans la très-papale Italie de MCMIX,

80 sans jamais penser qu'on en ferait pour un siècle, et sans nul trait de croix, ce sombre et pour toi et sur toi à jamais vivant tombeau) ;

81 puis, enfin, à la sortie, tout là-bas,

82 ce visage classique et sain de jeune brune, à longs cils et grands yeux effilés, classiques et sages, à la Laura Pausini, et penché, et clair et légèrement ombré dans le mystère obscur d'une baraque de fleuriste (quelle voix de brune cette grande adolescente brune peut-elle donc bien avoir ?), dont l'âge fera peut-être une mégère

83 mais dont la beauté, pour l'heure, échappe à la beauté et à la vie, même, qui la porte et que je baptise, sur le champ, Silvana.

84 *

85 N'être revenu à Gênes que pour ça.

86 **COL BACIO PENULTIMO**

87 Chaleur. Staglieno. Un peu de fatigue encore du voyage.

88 Deux statues aveugles de petits aveugles, un à chapeau, quasi saluant, sur la tombe du bienfaiteur des aveugles.

89 Et sur le sol où nous, encore vivants, remarquons, tombes scellées, rescellées, mal scellées, par dizaines, par centaines, parfois rajeunies ; une avec la photo à lunettes d'un père, honorée par son fils sosie à lunettes, affairé sur ce père mort quand il avait son âge.

90 Dans deux ans, la Delmas, de toi seule sosie, et de celle que nous aurons ô durement recaressée sur ta propre statue nue, ce sera ton centenaire, et notre premier chant séculaire.

91 Puisque tu es morte à vingt-cinq ans, il y en a presque cent, d'un accident de voiture (il y avait donc déjà des voitures en 1909 sur ta Côte, et déjà des accidents).

92 Qui vient de t'offrir ce bouquet récent de fleurs artificielles *made in China* ? hommage de famille ? non pas... À ta beauté ? au gisant nu de Gigi Orengo ? à la jeunesse morte, et à la jeune morte encore que tu restes... C'est mon poème d'il y a deux ans, *made in Liguria*, que j'aurais dû te déposer là.

93 Là-haut, à droite du Panthéon, tombe Celle : une femme mi-nue à hanches presque lourdes d'Aphrodite-Junon, un papillon (ou le bijou d'un papillon de marbre noir) dans les

cheveux, s'échappant des bras osseux d'une Mort voilée (elle-même peut-être) mais comme retenue du poignet par elle au poignet.

94 Fine odeur vivante, soudain, et qui fut violette tout ce matin sur la route côtière, de jeunes fleurs mi-macérées de roses-œillets, par haies entières amies le long de ce qui fut ta violette Riviera sous de vagues voix jeunes de jeunes cloches et de veuves.

95 *Os arides entendez le verbe du Seigneur !*

96 Tombe Rossi. Une mère va entrer comme à regret dans une tombe marbrée de fer entrouverte (telle une résurrection) ; à moins qu'elle n'en sorte, à mi-escalier ; comme invitée à ce presque-geste par une jeune fille, la sienne peut-être, Ange en tenue mondaine de peut-être terrestre communiante.

97 Et toi, là-bas, le bout de tes seins toujours poli par des dizaines anonymes de caresses au siècle et à l'année ;

98 toi et ton jeune marbre noir, qui fut jeune et fut vert-noir, et de Val Polcevera (plus exploité maintenant) à la jonction et à la compression, mêmes, des Alpes et de l'Apennin

99 - jeune cloche fêlée de dimanche sur tous les dimanches de la Riviera, en cette Saint-Jean incendiée d'églises ocre-rose Riviera *Christus vincit*.

100 *

101 (et nous aussi nous sommes tous sur le pont avec Ulysse autour du Styx

102 le temps de ce cantique

103 oyant d'irrélles flûtes irrélles venues d'invisibles prés et de l'antique archipel obscur que nous longeons

104 cloués à de maigres mâts - et tout soulevés, comme eux, d'étranges cieux)



105 **COL BACIO PENULTIMO**

106 Qu'as-tu connu ? que n'as-tu pas connu ?

107 L'amour d'une grand-mère, la beauté de ta mère.

Tu n'as pas connu nos guerres.

- 108 Les yeux un peu bridés d'un demi-frère.
 Tu n'as pas connu nos guerres.
 Peut-être la rapide bergamasque et cette haute cité-baptistère pavée à piaillant feuillage
 frais ; son funiculaire ;
- 109 ma glace pilée bleue à l'anis ce matin
 et nos sorbets à goût d'or noir et de réglisse ;
- 110 ou ce faible élixir Rochetta de myrtille à pâles pétales de pensée, bu tout hier entre des
 rizières à Vercelli,
 l'odeur d'un printemps et un autre lilas,
 ou pu parcourir de ton ombre une fine chapelle creusée comme un orgue de nuances et de
 clartés.
- 111 Tu n'as pas connu nos guerres.
- 112 Évidemment, je te prête plus que tu as pu connaître, ou ne pas connaître :
- 113 clavier soyeux à larges tuyaux d'une collégiale d'Aoste,
 sept angelots pendus autour d'une Assomption perdue,
- 114 odelette d'Horace dont une élégance antique relève encore la tresse sous nos yeux,
 épitaphe latine d'un marchand ('j'ai passé ma vie à gagner de l'argent et à ne cesser d'en
 perdre, maintenant je suis libre de ces deux côtés')
- 115 ou, à l'instant, ces couchers de baigneuse-soleil, œuvre tardif d'un peintre tardif, à
 distance du motif, dans l'empire de tes propres lueurs.
- 116 *
- 117 (c'est ton éternité ; car
 certes, jamais
 l'agile hier ne ramènera plus son cheval de volée :
- 118 et pourtant
 nous venons tous de loin en loin à toi
- 119 comme autour d'un bal nous déchagriner, à quai, des odes de brumaire
 et dénouer un peu à ce feu noir notre brumeuse rose d'hiver)
- 120 **COL BACIO PENULTIMO**
- 121 *Riomaggiore 9 juin, 18 heures.*
- 122 Bar en hauteur sur une roche de basalte strié face à la mer (hune du haut navire lent qui
 ramena Virgile mourant depuis Brindisi) où le soleil métallique brille sur l'eau, de moins
 en moins et plus fort à la fois puisque le jour baisse, et que je fixe ce soleil métallique sur
 l'eau dans une musique indéfinie et infinie de moins en moins et plus en plus métallique,
 revenue du présent, faux passé, contre le siège même de granit où, appuyé, je pense à toi,
 je pense à nous, je pense à tout et à ce rien qu'ici même nous serons quand, la nuit bientôt
 venue et l'oubli anonyme survenu, nous ne serons plus même l'étoile basse de moins en
 moins clignotante de cette rade, ci, de moins en moins métallique au ras de l'eau.
- 123 Puis revenir à son hôtel à travers étages bancals à boyaux comme à Venise à travers un
 réseau nerveux de canaux pour en faire son itinéraire et tout un tanguant village à
 semblants de seuils, adresses, bars et chambres bossuées.
- 124 **COL BACIO ULTIMO**

- 125 Car, vois-tu, la Delmas :
 les eaux couleront, le ciel verdira, tu seras toujours là,
 souple statue, fuite couchée, à nous dire qui tu es,
- 126 et quand il n'y aura plus de ciel,
 te voilà toujours là,
 dès aujourd'hui
- 127 marbre, élégance, néant
 confondu et stylisé
 au moins dans nos esprits.
- 128 **TU NOUS AS MENTI, LEOPARDI**
- 129 Tu nous as menti, Leopardi : le réel vaut encore la peine
 et Recanati même où ton, propre, cœur jadis tranché lunge le coin de chaque rue,
 où le samedi humide de village rebrille non en village mais sur la placette nette de ton
 propre palais,
 où l'on fait des chandails d'argent à ta noire effigie de *pop star*,
 où ton pensif passereau solitaire roucoule, gras pigeon, à la *Tour du Passereau solitaire*,
 où nos cafés se nomment *l'Infini*, ma boutique, *la Bottega di Silvia*, mon hôtel, *le Genêt*, à
 savonnette verte *le Genêt*, ressemant cette fleur antique de notre mal, poudreuse, sous nos
 pas poudreux à chaque tapis poudreux d'escalier
 et où cet infini même, spirituel et matériel, sensible mer au-dedans de nous-mêmes,
 sous tant de haies neuves et obscures replantées sur ta haie à la petite proue
 (monumentale) de ta ville escarpée
 - en surplomb de ta campagne, pour un peu escarpée, et du thabor érémitique de nos
 rêves à l'écart de toute cité -
 est devenu, prophétique et ombreux, sans que tu le saches, au-devant de nous seuls, un
 souple jardin public où l'on sent qu'eût pu naître un culte mais en d'autres siècles :
- 130 c'est que le chant du néant rebâtit, sur son site, son propre néant de briques réelles
 tel un enfant devenu grand sur le cadavre de l'enfance qu'il fut
 et que ta haute statue pâle et lisse de nostalgique archonte, presque beau, d'une ville
 presque seigneuriale et belle
 (autour de sa noire église, brillante et noire, où l'on s'apprête à jouer quelque chose, à
 nouveau, de fictif)
 semble, quoique penchée, nettoyer jusqu'au son, du moins présent, de quelque ciel ou
 quelque vent sans souffle.
- 131 Mais non, Leopardi, tu n'as jamais menti :
 ton large, large palais brun domine sans fenêtre encore quelque chose comme un
 précipice absent,
 fermé comme il est dans cette longue ville close sur son précipice sous sa travailleuse
 lune.
 Plus de village, mais une ville. Plus de cloche de village, mais celle d'une ville désirable,
 village lointain de placette nette, juste devant chez toi,
 comte Leopardi, car le spleen cela existe encore, et la nostalgie de cette nostalgie et de
 lambeau ducal que vraiment nous fûmes
 en ce village vrai, écussonné de rien, bien loin d'ici et pourtant bien d'ici : quelque chose
 de maigre et de vaste, avec des invasions et la bibliothèque du monde tout autour.

- 132 L'infini, à moins d'en faire un chiffre, ne se voit que quand on ne le voit pas,
 le lac Trasimène, bleuté, vaut moins que son nom sous un ciel de céramique quand on en
 fait par hasard le tour,
 les vagues flammes de l'Ourse, symphoniques de loin et discordes de près tel un bal de
 hameau, resteront toujours vagues alors que tu viens d'écrire en 1813 une *Histoire de
 l'astronomie des origines à 1811*
 un chant de rainette et une chapelle à chaque pas (presque autant qu'à Assise ou que
 palais et qu'illusions aux cieux), dont une Sainte-Marie de quelque chose jusqu'en face de
 chez toi
 entre le métier chantant de Silvia et ta fenêtre dépolie qui t'aide à presque voir en tes
 12.000 volumes mais jamais cet exécré Recanati fût-ce au fond de tes trois lanternes
 magiques où se retraduit en couleurs l'envers noir et le négatif infini du monde,
- 133 et c'est samedi de village aujourd'hui, comte Leopardi, et c'est jour de marché devant un
 gymnase à ton nom, c'est le vide affairé de la nuit en plein jour
 - ou de la nuit à refaire en soi, comme aujourd'hui, avec ce jour presque tiède, presque
 pluvieux de Recanati entre frère et maternelle sœur
 ah aussi loin aussi loin que possible du regard toujours sans regard et de la bouche
 d'ombre d'une satanique mère trop chrétienne
 et de cette colline jamais vide qui n'est pas même une colline que tes concitoyens, pour se
 faire pardonner le mal qu'ils t'ont fait, quand tu reposes si loin d'ici, si près de toi et loin
 de toi à la fois, ont collée en ville tout près de chez eux si loin
 de la vide colline, à jamais qu'est ton poème
- 134 *
- 135 (Ah, comte Leopardi, faut-il toujours voir de près
 ce qu'on pensait voir de loin, libre de tout lieu, à travers la symphonie ?)
- DEUX FLEUVES ANTIQUES**
- 136 *PRÆTOR ETRURIE QUINDECIM POPULORUM*
- 137 Le fleuve, lui, continue à couler (s'il coule vraiment à l'ombre creuse de ses rives) entre
 ses noms étrusque, latin, italien (qu'à jamais il ignore) -
- 138 jarre béante de néant que verse et fait pencher un large dieu barbu entre deux tours de
 glaise
 dont l'une dit (en lettres proto-grecques échanrées et quelques griffures phéniciennes)
aleθnas arnθ zilaθ tarχnalθi amce
- 139 et l'autre ne dit plus *Arnus Alna prætor fuit Tarquiniis.*
- 140 *
- 141 Filaments rapides de fumée noire (c'est un nuage), non loin du sol, comme un brouillard
 sai-
 si par-dessous par le vent neuf ; un vol fixe soudain plane, bleuté, large vol déployé en V
 d'oiseaux tous eux-mêmes déployés en V
 sur un seul cri, pur, jusqu'à l'horizon pur loin, très loin de portée de l'appeau gris des
 leurres ensablés, tour-
- 142 ne, et puis s'abat sous terre, aspiré par le Styx : demain, tempe serrée d'étroite sueur,
 demain, grand vingtième des jours lents, nous tâterons de la dextre et d'un bout de
 caducée subtil le foie concave des victimes
 où s'enclôt la voûte cardinale du cosmos, soleil à gauche, familier, lune à droite, très-

hostile, et les coups d'aiguille du futur piqués là par nos 40 dieux
à travers le canevas oriental de la doctrine (tel que l'exposera encore longtemps à nos
lointains nepveux, qui ne sauront plus nous lire -
bronze-vert pointu, à brillance d'ardoise, sous vitrine de nuit - le mémorandum du foie
étrusque de Piacenza).

143 *

144 Le fleuve, lui, continue de couler, ni bien ni mal, ni clair ni brun, ni vite et ni grave ni lent
(il ne sait pas) ; ne faisant pas ce qu'il fait, ou que nous le voyons faire ;
pour nous fleuve gris, royal et divers de lassitude irrésolue ; où ne boit déjà plus, sous la
lyre emmêlée de ses cornes, l'ombre nulle d'un couple de bœufs blancs.

145 **UNE TOUSSAINT SUR LE RUBICON**

146 **au retour de Recanati**

147 Le Rubicon aussi existe et pas seulement dans le langage
il a même une source vers où il faut descendre un kilomètre sous-bois
et que l'on arrive à presque voir presque couler sur des feuilles croupies d'automne
italien en s'y penchant dessus avec une loupe

148 et le retour, même en remontant par paliers exténué vers le petit chien du Rubicon, est
plus bref que l'aller
comme l'est une agonie, de station en station et d'apnée en apnée, bien plus brève qu'une
vie infinie partie de moins que rien

149 et le petit chien du *Rubicon*, à ce nom, croit qu'il s'agit de lui puisqu'on le caresse.

NOTES

1. On trouvera ce long poème (dans ses versions française et italienne) et cette sculpture sur deux sites italiens, en tapant « Daniel Aranjó Staglieno » sur un moteur de recherche. L'écho qu'a trouvé ce texte en Italie même me rassure sur sa valeur et sa crédibilité en termes de paysage (ce paysage qui est si souvent vu par le voyageur extérieur, parfois mieux vu par lui que par le local qui a trop le nez dessus).

2. J'ai été frappé depuis longtemps que *La Mer* de Debussy ait été écrite loin de la mer, dans l'Yonne, pour l'essentiel, et que le musicien se soit réjoui de cet éloignement à l'égard du « poids » qu'eût exercé sur lui le motif. Je ne me suis moi-même aperçu que bien tard, tant la chose m'avait paru sur le moment naturelle, que j'ai fait une suite intitulée *La Mort de Marat* sans avoir le tableau de David sous les yeux, mais seulement l'idée, situation qui n'a pu que favoriser certaine fulgurance du trait, dans cette série fondée sur un usage explosif et guère figuratif du minimalisme.

3. C'est ce qui ressort en particulier de la préface, profonde et brévisime, que Salah Stétié a bien voulu donner à mon recueil saphique, *Sapphô, fragments d'éternité* (« Réinventer Sapphô ») : « Réécrire Sapphô est une idée folle que nous avons tous eue plus ou moins et qui est restée dans nos esprits sous forme de points de suspension. Que faire d'autre face à des fragments intenses d'une œuvre éclatée et disparue ? Au silence de la poétesse, c'est notre propre silence le respect dû, cependant exalté par la volonté d'écoute rendue à sa fonction originelle qui est de détecter le

moindre bruit, le plus petit signe venu du bruissement de la parole ou, mieux encore, du murmure, du soupir presque indiscernable, du chant muet des lèvres qui se touchent. Daniel Aranjó a voulu briser le pacte. Le silence est d'or ? Peut-être, se dit-il, y a-t-il aussi de l'or dans le rêve qui reconstitue ce qui fut. Se saisir de l'ombre, traquer l'évasif pour lui donner un fantôme de corps, toucher à son tour la peau des lèvres et le ruissellement des épidermes, les brûlantes rosées de l'amour.

Sensualité et précision, attachement à la nuance la plus subtile au sein même d'un trouble diaphane, tel est le secret de la si pure expression saphique. On retrouve ces mêmes qualités sous la plume créatrice de Daniel Aranjó ».

Des extraits ou la totalité de ce recueil sont disponibles sur internet (en particulier sur le site de mon illustratrice, Janine Laval, ninjamanu.free.com, sur le site saphisme.com consacré à Sapphô et dirigé par une érudite Toulonnaise signant Arvicola Nonagénaire) ou chez le bel éditeur luxembourgeois Poiêtês (Laurent Fels), B.P. 84, L-3901 Mondercange, Luxembourg.

4. Le peintre Robert Petit-Lorraine, calligraphe minimaliste et fulgurant du mouvement, l'une des admirations et un intime de Saint-John Perse à Giens, dont je pus par la suite devenir à mon tour un ami très proche, ne pouvait guère se passer d'un modèle.

5. J'aimais à rappeler en cours que le sens premier de « nature » (*natura*) est « naissance » en latin et qu'un paysage, qui doit être au moins en partie naturel, est souvent la naissance de quelque chose et/ou à quelque chose. Je ne m'aperçois qu'aujourd'hui que je n'ai jamais pensé à ce sens-là en écrivant mes poèmes ; sans doute parce que, sauf le dernier (la source bien tenue d'un fleuve), la naissance est, en apparence du moins, peu concernée dans cette série, mais plutôt par exemple la mort, l'effacement ou l'éternité.